

**BORIS SCHREIBER**  
**EXTRAITS D'UN JOURNAL INÉDIT**  
**(1969 -1978)**

**PRÉSENTATION**

Est proposée ici une quatrième et dernière sélection d'entrées inédites du journal tenu par Boris Schreiber. Elle couvre une période de dix années, de 1969 à 1978, qui s'ouvre au lendemain de sa séparation d'avec Marcelle et s'achève, le 19 avril 1978, par la première mention (« une jeune agrégée de lettres ») de Nicole qui deviendra sa seconde épouse<sup>1</sup>. Si les bornes chronologiques retenues pour cette sélection d'extraits du journal de l'écrivain relèvent toutes deux de sa vie personnelle, son *terminus a quo* respecte les volontés de Mme Nicole Schreiber qui ne souhaite pas que soient rendues publiques les pages d'écriture quotidienne de son époux évoquant leurs années de vie commune. Deux événements majeurs, d'ordre personnel également, marquent ces dix années d'écriture intime, la tentative de suicide de Luce (octobre 1972), la deuxième compagne de l'écrivain, et la disparition de Wladimir Schreiber, son père (7 janvier 1976) :

Douze heures (nuit).

Papa est mort. À seize heures trente. Il est dans la chambre voisine. Maman nous l'a annoncé au retour de notre promenade. J'ai vu papa. Une terreur lourde m'a pris, la panique, papa, pour moi. Suis allé l'embrasser. Qu'est-ce qui va commencer maintenant ? Maman, Luce, et moi, nous nous serrons tous les trois. À l'hôtel. Pour le moment, n'ai plus de larmes. Aucun de nous trois. La vie. Mon père. Ce matin, il parlait joyeusement à Luce. Il était mieux. Et maman ? Elle nous a raconté : se levant, après sa sieste, à nouveau, crise d'angine de poitrine. Maman accourt.

- Prends ta pilule.

- Je l'ai prise.

Il ferma les yeux, couché. Cessa de gémir. Maman a couru, mis de l'eau, puis appelé le médecin qui a tenté un massage du cœur. Rien. Papa était mort. À dix-sept heures, maman demande au concierge de nous annoncer [*sic*] [,] de monter dès notre arrivée.

Luce et moi, croyant à nouvelle crise, accourons. Maman ouvre :

- Ton père est mort.

Oui, et j'ai réagi en pleurant, sur le coup, ai serré maman. Après, dans la chambre de papa...

---

<sup>1</sup> Conservés au siège de l'Association Schreiber (226, boulevard Raspail, 75014 Paris), les cahiers du journal de l'écrivain peuvent y être consultés, sur rendez-vous, par les chercheurs qui en font la demande [associationboris.schreiber@hotmail.fr].

Ces événements s'inscrivent dans une période marquée par un évident retour d'activité littéraire, puisqu'entre 1969 et 1978, Schreiber parvient, au prix toujours des mêmes difficultés, à publier quatre romans : *L'Évangile selon Van Horn* (1971) ; *Les Premiers Jours de Pompéi* (1972) ; *Le Cratère* (1975) ; *Les Souterrains du soleil* (1977). Fait majeur puisqu'aucun de ses écrits n'a connu les honneurs de l'édition entre 1963 (*La Rencontre des absents*, qu'il évoque régulièrement) et 1971 et qu'il ne publiera aucun ouvrage entre 1977 et 1982 (*L'Organeau*, auquel il semble déjà songer). Cette période est également celle d'une pratique assez régulière de l'écriture quotidienne, d'une écriture quotidienne surtout attachée à enregistrer les grands événements de sa vie privée, les années comptant le plus d'entrées, 1972 et 1976, étant précisément celles où sont relatées la tentative de suicide de Luce et la mort du père. Introduisent des variations de rythme au cours de ces années, les pages que l'écrivain rédige à l'occasion des lointains voyages qu'il fait désormais annuellement avec Luce, ceux-ci le conduisant notamment en Iran (1973), où il se comporte en reporter et dont il espère publier (vainement) les notes dans *Le Monde*, en Océanie ou en Inde, mais également en Indonésie, où seront situées des scènes des *Souterrains du soleil*, ainsi qu'en Amérique latine (Venezuela ; Pérou) où se dérouleront les scènes finales de *La Descente au berceau* (1984). S'ils servent de réservoir à son imagination narrative, ces voyages sont également des temps d'écriture, Schreiber indique ainsi avoir mis la dernière main à « V[an] H[orn] transformé » (21 mai 1973) au cours de son séjour à Téhéran, et, pour plusieurs d'entre eux, des moments de relatif apaisement, loin de Paris où l'écrivain fait désormais en sorte de mener une « vie littéraire », expression qui revient (non sans distance) plusieurs fois sous sa plume (6 juin 1969 ; 9 août 1970 ; 21 février 1973), tout à la fois plus structurée et plus active qu'auparavant – au point d'œuvrer à fonder un prix au jury duquel siègent plusieurs notoriétés des lettres à l'image de François Nourissier ou de Jean d'Ormesson. Si ces années le voient s'éloigner (momentanément) d'Alain Bosquet et d'Henri Thomas, elles sont marquées par sa rencontre avec Max-Pol Fouchet (31 janvier 1971), rencontre d'où naît une amitié prenant la forme d'un parrainage, qui lui permet de donner deux ouvrages à un éditeur majeur, Grasset, et de se délier des engagements qu'il avait pris, moyennant financement, auprès de Pierre Belfond, qui l'a édité par deux fois mais a fini, faute de ventes, par mettre au pilon des exemplaires de *L'Évangile selon Van Horn* et des *Premiers jours de Pompéi* (« Ce matin, reçois lettre des Éditions Belfond où l'on m'annonce le pilon ou solde pour mes deux livres » 19 avril 1974 ; « Belfond [...] m'a dit que l'an dernier tous mes livres étaient revenus. » 13 février 1975). Aussi, constatant que « *Les Souterrains [du soleil]* tombent aux oubliettes », Schreiber a-t-il toujours le sentiment que « la poisse littéraire [lui] colle à la peau »

(7 novembre 1971). Ces mêmes années sont également marquées par sa rencontre avec une lectrice, Monique Kuntz, qui vient à lui, prend la défense de son œuvre et l'invite à se rendre à des manifestations littéraires qu'elle organise à Vichy – ville qu'il associe dès lors au nom de Valery Larbaud, lequel l'intéresse, comme beaucoup de ceux qui l'intéressent, parce qu'il retrouve son propre visage à travers le sien : n'était-il pas tout autant grand écrivain que riche héritier ? De ce contexte, si favorable puisse-t-il sembler, Schreiber ne se satisfait qu'imparfaitement comme en témoignent sous sa plume de nombreuses formules de découragement et de désespoir : « Le temps qui passe, mon obscurité que ne passe pas » (16 avril 1974) ; « Mes échecs font des plis, les plis des vagues, les vagues me suffoquent » (28 octobre 1977). À mesure qu'il accepte de les fréquenter, disparaissent toutefois de son écriture quotidienne les invectives, fréquentes dans ses journaux des années antérieures, lancées aux puissants des lettres : « Ô vous Tous, un jour, vous crèverez aussi, et j'aurai ma vengeance, tous, vous crèverez. Salauds. Bande d'ordures si quelque chose pouvait étirer votre mort par un semblant de vie. Je vous hais. » (30 juin 1969). L'écrivain, inquiet cependant des recensions de ses ouvrages et de leur vente, souffre toujours autant de devoir constater le succès de quelques-uns de ses confrères et de ne pas parvenir à bénéficier de la reconnaissance qu'il croit lui être due. Aussi se fixe-t-il des haines solides, qu'il ne prend pas la peine, tant à ses yeux la cause est entendue, de justifier par la moindre remarque d'ordre critique. Il tient ainsi Le Clézio pour un imposteur quand il le décrit comme un « jeune écrivain, qui a, du premier coup réussi ce [qu'il attend] depuis vingt ans : gloire, intellect, nuée d'admirateurs » (6 juin 1969), mais aussi et surtout pour un usurpateur lorsqu'il voit en lui un « crétin, lancé par Gallimard, qui certes, sait écrire, mais “fait” dans [s]on genre, plus jeune, ... beau, et a droit à tout ce qui [lui] est refusé ! » (7 avril 1973), à tel point qu'« écrire [son] nom [lui] répugne » (9 juin 1971). Moins réguliers mais tout aussi expéditifs sont également quelques jugements portés sur Alain Robbe-Grillet (à qui la lecture d'un de ses manuscrits a été confiée) ainsi que sur Bernard-Henri Lévy (28 novembre 1977) :

Hier, coup : à la télé, *L'homme en question* était B.-H. Lévy, trente-cinq ans, beau, normalien, pour son livre de philo paru en mai ! Tirage fabuleux, succès, articles et photos (même *Play Boy*) ! Tout ! Tout ! Même, richesse.

Et moi, pauvre type...

Atteignant la cinquantaine, évoquant à plusieurs reprises des signes de vieillissement ou des troubles de santé, Schreiber persiste à percevoir sa carrière littéraire et, plus largement, sa vie entière sous le signe d'une promesse qu'il n'a pas su tenir, mais qu'il ne renonce pas à tenir encore (bien qu'il lui arrive à plusieurs reprises d'évoquer des tentations de suicide) – en

témoigne l'extraordinaire notation que lui suggère la disparition de De Gaulle : « Un grand type, qui a réussi tard » (12 novembre 1970). De fait, le mettent au jour de nombreuses entrées de son journal, les plaies qui sont les siennes restent des plaies ouvertes que rien ne saurait cicatriser - sinon la production d'ouvrages qui les feraient toucher à leurs lecteurs (scénario sur lequel repose, pour une part, l'intrigue du *Cratère*) : « Je veux qu'on ne soit plus intact après m'avoir lu » (22 avril 1974) ; « Je voudrais que face à mes livres, on perde le souffle ! Au lieu de quoi, à me lire, ils ont l'impression de perdre leur temps » (19 juin 1977). Aussi Schreiber prend-il le risque en son journal de retourner son confort de vie en inconfort spirituel, de refuser d'oublier qu'il n'est pas devenu celui qu'il devait être, celui que sa grand-mère et sa mère puis Gide (sur la tombe de qui il se rend en septembre 1970) lui avaient prédit qu'il serait :

Il me fallait du coton, du coton. En général on pose du coton sur les plaies pour qu'elles se cicatrisent. Pour moi, on a mis du coton sur les parties saines et elles sont devenues des plaies. Toujours chouchouté, mais la vie – ou ce qui en tient lieu – se charge d'une manière implacable de démolir mes illusions, mes rêves, tout. La Gloire se venge de mes prétentions à son égard ; tout, j'ai tout, grâce à l'argent de papa, et malgré leurs dénégations, une crise de rage encore plus forte peut amener maman à fermer le robinet.

Et moi, vieux bébé, n'ayant que de petits diplômes, de petits articles, de petits ricanements autour de moi – et – qui sait ? n'ai peut-être écrit que de petits livres ? Autour de moi, des types plus jeunes réussissent brillamment. Traduits, invités, voyageant et reçus en tant qu'écrivains. Et moi, qui crois avoir mis dans mes livres tout, ne reçois aucun écho. Et la vie passe. Se révolte-t-on à cinquante ans, pour crier : « Je vais travailler, plus besoin de fric ! » alors que depuis douze ans je me suis rouillé dans cette sorte de paresse du non travail ? Mon seul travail consistant à être la « dame de compagnie » de ma mère... (21 juillet 1972)

À ces plaies, trois phénomènes, évoqués de manière insistante au fil des entrées du journal, le ramènent. La maladie mentale de sa mère - qui, à bien des égards, le renvoie à ses propres tourments et à ses propres cycles de découragement et de dépression, aux colères ou aux rages qui peuvent le rendre cruel à l'égard de sa compagne - au point que celle-ci commet une tentative de suicide où l'écrivain, rongé d'une nouvelle forme de culpabilité, projette par procuration son propre désir – passager – de mettre lui aussi fin à ses jours. Un ensemble d'événements et toutes les discussions qui, brutalement, l'indexent à sa judaïté, qu'il s'agisse d'une conversation où Luce fait usage de stéréotypes antisémites, d'événements d'actualité comme la guerre de Kippour en 1973, l'attentat de Munich l'année suivante (« je me sens juif », 7 juillet 1974) ou du visionnage du *Cas Eichmann* qui fait immédiatement surgir le souvenir de la disparition des siens, de son expérience de l'Occupation et qu'il rattache à des questionnements que son œuvre ne cesse de travailler :

Ont parlé entre autres des Juifs de Riga. De telles atrocités... Et mes grands-parents maternels y ont péri. Et repense à Nice en 1941, avec fille de cet hôtelier, où je me prétendais orthodoxe, (hautement !) et une fois, au cinéma, avec elle, les « actualités » boches montraient les Juifs de Riga. Parqués. Et

avant l'extermination. Je fus glacé et ne sus plus quoi dire à Hélène, à la sortie. Cette plaie au flanc de tout... [...]

Mon roman qui « effleure » ce fait, déplaît. Pourtant, certaines choses seront sues, certaines décisions, imposées.

Et que suis-je ? Ces mouvements qui me malaxent au-dedans et que j'extériorise souvent n'importe où... (14 novembre 1970)

La relecture, enfin, peut-être plus régulièrement menée que jamais, des pages de son journal, en particulier de celles des premières années et des années de guerre. Relecture dont il est fait mention en 1971 puis en 1975, où il la poursuit jusqu'aux « pages “modernes” » (14 novembre 1975) correspondant aux années 1950-1959 et aux premiers temps de sa vie commune avec Marcelle. Ce faisant, Schreiber prépare toujours, sans le savoir encore mais en le pressentant désormais, l'œuvre qui lui vaudra l'estime et la reconnaissance qu'il recherche. En témoigne l'intérêt que suscite auprès de ses amis, étroit lectorat d'*happy few*, un bref texte de forme épistolaire qui évoque son père et leurs complexes relations (*NRF*, n° 286, octobre 1976, p. 216-21<sup>2</sup>) et où se dessine, pour la première fois sous sa plume, les linéaments d'un projet autobiographique. Projet qu'il est d'emblée invité à mener à bien, serait-ce sous la forme d'un « roman » (28 décembre 1976), mais devant lequel il hésite pour l'heure : « Alain [Bosquet] prétend qu'il faut en faire un livre. Peut-être. Mais pour l'instant, ce n'est pas mûr. Et il y a toujours le risque que ce soit un conte étiré. » (30 novembre 1976). Cette hésitation tient, pour une part capitale, à l'accueil que sa mère réserve à ce texte qui le satisfait (alors qu'il dit volontiers une fois ces livres achevés ou parus qu'ils lui plaisent moins que lorsqu'il les avait en chantier) : « Maman juge mal : même la *Lettre à mon père* qu'elle trouve offensante. » (1<sup>er</sup> décembre 1976). En sa folie, celle qui prédit autrefois un avenir d'écrivain à son fils, qui encouragea pleinement sa vocation en vient ainsi à lui interdire de devenir cet écrivain en même temps qu'elle tente, écrivant à son tour, de le devenir à sa place : « Dire que mère m'emmerde est encore trop faible. » (11 juillet 1977).

Denis Pernot

---

<sup>2</sup> [http://www.borisschreiber.fr/articles\\_BS/Lettre\\_a\\_son\\_pere\\_octobre\\_1976.pdf](http://www.borisschreiber.fr/articles_BS/Lettre_a_son_pere_octobre_1976.pdf)

## NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Les textes ont été établis sur la base des manuscrits des cahiers que Boris Schreiber a conservés. La date et le lieu de rédaction des entrées ont été ajoutés en caractères gras et précisée, lorsqu'il y a lieu, la nature du cahier où elles figurent. Ont été corrigées et ne font l'objet d'aucun signalement les fautes d'orthographe. La ponctuation, fautive ou expressive, a été conservée sauf dans les cas où elle rend un passage peu compréhensible, cas où elle a été rétablie entre crochets droits ou rectifiée. Les mots barrés sont signalés comme tels. Ceux qui n'ont pu être déchiffrés sont indiqués entre crochets droits ([illisible]). Les passages du journal qui ont été marqués d'une croix à l'occasion d'une relecture sont signalés par un [X]. Les ajouts que cette relecture a occasionnés figurent entre crochets droits de caractères gras ([...]), lorsque cette lecture a conduit Boris Schreiber à mettre entre crochets certains passages ceux-ci sont signalés par des crochets gras en italiques (*[...]*) tandis que les soulignements adjoints ont été épaissis (...).

Transcriptions : Éric François

Choix et établissement des textes : Éric François et Denis Pernot